



17
PLUS
QU'HIER,
MOINS QU'É
DEMAIN

Hallormsstaðaskógur

Si la journée avait été dense, entre le départ pour Azahar, la menace de guerre et le trouble de leurs esprits liés ; la nuit, elle, s'ouvrait comme une trêve introvertie. Sous le ciel clair d'Islande, parsemé d'étoiles brillantes, Foxy jouait avec Bran, tandis que Wulfric allumait un brasero de bois sec, à quelques mètres de la station climatique endormie. Le feu crachait des étincelles dans la nuit fraîche, dressant ses langues rouges contre l'immensité noire. Autour d'eux, la prairie commençait à geler, l'automne en approche. Dans ce silence sacré, la voix de Wulfric s'éleva, rauque, venue du fond des âges. Torse nu malgré le froid, il entonna un chant d'adieu, ancien, dans une langue oubliée que seules les étoiles semblaient encore comprendre.

*Kvenn skal syna meg vegen til Hel?
Eg søkk ned til Røtter av Yggdrasil
Hansom døyr han skal nemnast.*

*Eg skal syna deg
Eg skal syna deg
vegen til Hel.
Når du må gå bakom dører
som gøymmer deg for sol.
Eg skal syna deg vegen til Hel.*

Pas une prière ni un appel. Une offrande, brute, fragile et authentique. Une ode à la vie, avec ses douleurs et ses éclats de lumière, dans toute sa beauté sauvage. Il délivrait là, dans un langage universel, une autre partie de ses origines. À elle, une âme indomptée, liée à lui par le fil invisible de l'amour ; maintenant réunis au bord du monde, là où tout commence et où tout finit.

Le feu craquait, projetait des ombres mouvantes sur leurs visages. Bran dormait à leurs pieds, paisible et confiant. Enveloppée dans un plaid laineux rapiécé, Foxy sentait le froid mordant se mêler à la chaleur douce du corps contre lequel elle se blottissait. Pour la première fois de sa vie, enfin heureuse.

Malgré ce bonheur, le poids d'une émotion sourde rampait sur sa peau à la faire frissonner. Elle sentait le souffle chaud de Wulfric contre son visage, le battement lent, mais puissant de son cœur sous sa main posée sur son dos. Il ne parlait pas... un solitaire qui économisait les mots afin de mieux ressentir. Entre deux pensées, il l'enlaçait simplement, passant sa main dans ses longs cheveux détachés. Son rocher contre la tempête.

Foxy apercevait enfin l'homme derrière la bête, un être rempli de courage et de blessures qu'elle aimait sans retenue. À toute cette souffrance, cette solitude qu'il portait, enfouie dans son regard, dans ses silences. Tant de pertes, tant de combats, mais aussi tant d'espoir refusant de mourir.

Ce soir, il lui offrait son âme, sans masque, sans peur.

Son cœur tambourinait, rempli d'une gratitude mélangée à une peur jusque-là en sourdine. Ils formaient un couple en parfaite symbiose, deux métamorphes unis par un pouvoir ancien et une destinée qu'ils envisageaient d'écrire communément. Deux bêtes, l'une sauvage, l'autre apprivoisée, toutes les facettes d'elles-mêmes mêlées dans une étreinte tendre et farouche. Ils honoraient ce souffle partagé, celui du feu qui consumait la nuit, sans même penser à ce que l'aube leur réserverait. Tous les morceaux d'eux se rassemblaient, dans cette nuit où la beauté du présent éclipsait l'ombre de l'aube à venir.

Le ciel au-dessus d'eux était d'une pureté glacée, constellé d'étoiles blanches et lointaines, comme les âmes de leurs ancêtres veillant sur leur vie. Une étoile filante fendit soudain la voûte céleste, rapide et lumineuse, un trait de lumière fragile et éphémère. Foxy leva les yeux, fit un souhait sur les lèvres, une promesse à l'Univers, à la Vie.

Wulfric la fit rouler sur la couverture, ne chercha pas à l'apprivoiser et posséda son corps sans retenue. Pourtant, juste avant de la faire voyager jusqu'au 7e ciel, il cueillit une mèche rousse tombée sur ses lèvres, la glissa derrière son oreille d'un geste maladroit, une peur viscérale que son beau visage s'efface. Le monde autour d'eux se taisait, le souffle de vent, le craquement de bois... Ce calme ressemblait à une mélodie fragile, un hymne à la vie, à l'amour, à la rébellion contre la nuit qui avance toujours. Au milieu de l'immensité, deux âmes sauvages s'étaient trouvées, aussi brutes que belles, aussi puissantes que fragiles, unies pour un instant parfait, un instant qui ne serait jamais plus, mais qui resterait gravé au plus profond d'elles-mêmes, comme un feu éternel dans la nuit la plus froide.

Allongés près du feu qui craquait encore, ils laissèrent le silence les envelopper. Foxy, repue d'amour, épuisée de

gémissements et de mouvements, s'endormit dans ses bras d'un sommeil fort et paisible. Au-dessus de Wulfric, la voûte céleste s'étirait, profonde, limpide, infinie. Sur son torse, il sentit une petite main se faufiler, s'agripper. Il embrassa le bout de ses doigts fins, comme un pacte muet. À leurs pieds, Bran dormait en boule, bercé par la paix étrange qui régnait là, entre deux souffles, entre deux mondes. Rien n'était dit, tout était ressenti. Un instant suspendu, volé au tumulte du destin.

Au crépuscule, Bran se redressa, les oreilles pointées vers l'obscurité. Un grondement sourd vibra soudainement dans sa gorge. D'un bond, il se retrouva sur ses pattes, leva le museau et hurla. Un hurlement : long, aigu, perçant. Dans le lointain, d'autres loups lui répondirent, des échos sauvages portés par le vent. Réveillée en sursaut, Foxy entrouvrit les yeux, frissonnante. Stoïque, Wulfric ne bougeait pas, l'ouïe concentrée. Par contre, ses yeux fixaient déjà la lisière de la forêt. Là-bas, dans les ténèbres du crépuscule au-delà du feu, quelque chose affolait la faune et la flore. Invisible. Indéfinissable.

– Qu'est-ce ? demanda-t-elle en se rhabillant.

– Écoute la voix des tiens !

Les chevaux, habituellement impassibles même sous la neige, relevèrent brusquement la tête, secouèrent leur crinière frénétiquement. Leurs naseaux soufflèrent un air brumeux, leurs sabots martelèrent la terre gelée, agités par une peur venue d'ailleurs. Dans les fourrés, des lapins détalèrent, grattèrent frénétiquement pour rejoindre leur terrier. Un troupeau de moutons, dispersé sur les collines, se rassembla en désordre, bêlant faiblement contre l'écho de l'invisible.

Des fuligules morillons s'élevèrent soudain des eaux noires, dans un fracas d'ailes paniquées, tranchant le silence comme un coup de lame. Plus haut dans le ciel, des macareux tournoyèrent, griffes crispées, becs ouverts dans

un cri étranglé. Même les rennes, silhouettes discrètes des landes, levèrent les yeux vers l'obscurité, figés comme s'ils reconnaissaient une présence longtemps oubliée.

Au creux d'un fourré, un renard arctique. Foxy sursauta. Ses couinements brefs et précipités portaient un message que seule sa condition métamorphe comprenait.

– Un avertissement, dit-elle en se redressant lentement, les pupilles soudain dilatées, frissonnante malgré la chaleur de la veste polaire. Les animaux sont affolés. Pas par une présence, mais par une aura encore plus mystique que la nôtre. Ils fuient par instinct.

Quelque chose approchait. Pas un danger, pas encore.

Wulfric, les yeux fixés dans la nuit noire, à l'écoute d'un langage lupin vieux comme le monde. Des grognements, transmis par la gorge et le sang. Ils ne représentaient pas une menace. C'était un appel. Près de lui, Foxy restait attentive. Malgré son jeune âge, Bran, planté devant elle, la défendait, crocs en avant. Elle ne saisissait pas toutes ces tonalités animales. Son instinct lui criait de rester sur ses gardes.

– Le renard pressent un souffle funèbre venu de l'Est.

Wulfric l'enveloppa d'un bras puissant, abaissa la tête vers elle, front contre front.

– On rentre. Ramasse nos affaires, pendant que j'éteins le brasero.

Là, il le vit.

À la lisière de la clairière, entre deux troncs noirs, un loup se tenait immobile. Immense, efflanqué. Ni crocs ni rage. Il les fixait. Sa silhouette semblait sculptée dans l'ombre elle-même. Une longue cicatrice barrait son museau jusqu'à l'œil gauche. Balafre sur le flanc, le poil grisâtre luisait sous les rayons de la lune.

– C'est l'oméga que j'ai combattu... murmura Foxy en le

reconnaissant.

– Quoi qu’il se passe, tu ne bouges pas d’ici, compris ? grogna Wulfric, alors qu’il se métamorphosait.

Silencieux, massif, un gros loup noir, 1,57 mètre au garrot, marchait vers l’animal sauvage, les yeux rivés dans les siens. Il ne grognait pas, ne montrait pas les crocs. Ses yeux d’un bleu électrique le fixaient dans l’obscurité. Une brume pâle se leva autour de ses pattes, avala peu à peu sa silhouette, jusqu’à ce qu’il disparaisse comme un mirage.

Sur le seuil du chalet, Foxy attendait, ne tremblait pas, elle restait focalisée sur son homme. Son instinct hurlait dans sa poitrine, aussi fort que les loups dans les montagnes. La tension glissait sous sa peau comme une lame froide. Elle se tenait prête à intervenir. Bran, dressé sur ses pattes, grognait toujours. Les sons autour d’eux s’étaient tus. Même le vent, d’ordinaire si joueur dans ces plaines nues, se taisait.

À nouveau, entre les brumes montantes, son loup apparut. Soulagée, elle expira longuement. Son souffle perça l’obscurité, transperça Wulfric, puis glissa jusqu’à Bran, qui se calma soudain. La brume continua d’onduler jusqu’au moment où, en un clignement d’œil, elle rentra dans la terre. Le vieux loup recula, s’effaça dans le voile. Il disparut.

Wulfric renifla l’air, orienta ses pavillons dans toutes les directions. Durant quelques minutes, il resta ainsi, à écouter Mère Nature. De retour au chalet, il s’arrêta sur le seuil. Le ciel noir, piqué d’étoiles glacées, semblait suspendu dans un silence irréel. Les hurlements s’étaient tus, la brume dissipée. Néanmoins, l’atmosphère portait encore une étrange solennité, celle que l’on ressentait parfois devant une tombe ancienne ou à l’intérieur d’un sanctuaire sacré. Il resta un instant immobile, les sens en alerte. Quelque chose en lui s’éveilla, un instinct que le temps n’avait jamais vraiment éteint. De lointains souvenirs douloureux remontèrent à la surface : l’attente silencieuse avant le fracas, les heures étirées qui

précédaient un combat sans retour. Cette sensation étrange, il la connaissait. Dans son sang, la mémoire des anciens vibrait. Il crut entendre le froissement d'ailes. Deux ombres noires passèrent dans le ciel, silencieuses, impérieuses. Huginn et Muninn, les messagers d'Odin. Ils étaient venus. Pas pour le juger. Pour l'avertir.

Il recula, referma la porte.

Silvermist

Le soleil boudait derrière les nuages. Une brume argentée rampait sur la lande, enveloppant le cottage de son manteau silencieux. À peine apparus dans la chaumière, les volets s'ouvrirent, comme poussés par une main invisible, laissant la lumière douce inonder la pièce principale. Dehors, le portillon du cottage grinçait doucement. Le regard qu'il avait eu sur elle quelques heures plus tôt la hantait encore, calme, profond... presque résigné.

À l'étage, la lumière s'illumina. De cet endroit, elle ne connaissait que des combles mansardés laissés à l'abandon. Max se dirigea vers l'escalier, ôta son blouson sans un mot, vêtement qu'il déposa sur la boule de la rambarde. Sans se retourner, il commença à monter les marches lentement, lesquelles craquaient en rythme sous ses chaussures. Un silence, doux et solennel, chargé de mille choses tues. Pourtant, elle considéra son comportement comme une invitation à le suivre. Elle croyait cet étage condamné. Max avait toujours refusé qu'elle y aille. Trop de poussière, trop de matériels de menuiserie entreposés çà et là, une possibilité de se blesser, disait-il. Mais là...

Il poussa la porte, la laissa découvrir ce premier lieu.

Surprise. Cath resta bouche bée sur le seuil. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, dévisagea Max et lui sourit. D'un geste de la main, il l'invita à pénétrer au cœur de cet

espace atypique. Une lumière dorée baignait le plancher rutilant. Des étagères chargées de livres, certains anciens, d'autres flambant neufs. Deux grandes lucarnes à croupe s'opposaient de part et d'autre de cette bibliothèque. Les deux ouvertures opposées donnaient, l'une sur la lande, l'autre sur la mer lointaine. Une table, un bureau, un fauteuil, un poêle à bois avec des bûches rangées à ses pieds. Des objets simples, choisis avec soin. Son univers. Un monde qu'il avait façonné pour elle.

Cath sentit quelque chose se fissurer en elle. Une émotion sourde, qui montait lentement. Comme si chaque détail ici lui murmurait : « *Tu comptes.* »

Elle avança, à petits pas, toucha le dossier du fauteuil, frôla du bout des doigts la tranche d'un livre, caressa le bois du bureau comme s'il allait lui parler. Puis, elle sentit quelque chose : l'odeur d'un encens doux, qui se consumait au coin du bureau.

En enfilade, une deuxième pièce, plus petite. Une chambre qui ressemblait un peu à celle qu'elle occupait à Stoneheaven avec quelques objets de décoration en plus. Sur la table de nuit, un vieux manuscrit, un herbier. La bougie, posée là, attendait un geste de sa part.

Elle se retourna pleinement cette fois-ci. Max était resté en retrait, sur le pas de la porte.

Cath sentit sa gorge se serrer. Un refuge. Un geste d'amour silencieux.

Les yeux dans les yeux. Max parla enfin. Sa voix rauque, brisée, portait en elle tout ce qu'il n'avait jamais su dire.

– Je n'ai pas su t'aimer comme tu le méritais. J'ai pris pour acquis ce qui ne l'était pas et pensé à tort que tu resterais. J'avais tout faux. J'ai mis beaucoup de temps à le comprendre. Trop de temps. Mais... maintenant, je le sais. Ce lieu, je l'ai fait pour toi. Pas pour t'enfermer. Pas pour te convaincre. Juste

pour que tu saches que tu as un endroit. À toi. Toujours. Même si je ne fais plus partie de ta vie, que tu t'éloignes ou que... tu m'oublies. Si tu veux partir, tu peux. Si tu veux rester, tu peux. Et si tu veux revenir... ça sera toujours ici. Si je pouvais revenir en arrière...

Il s'interrompit, secoua la tête. Il s'efforça de sourire, mais sa voix dérailla.

– Je crois que je n'ai jamais eu peur de te perdre, Cathleen. Juste peur de ce que je ressentais.

Un blanc. Long, terrible.

– Je ne te demande pas de me pardonner. Je veux juste que tu saches... Je t'aime, Cathleen. Si tu as encore une place pour moi, quelque part... je me battrais pour en être digne. Chaque jour.

Il marqua une pause, se mordit l'intérieur de la joue.

– Je ne te demande rien. Juste... une autre chance. Pas pour qu'on recommence. Pour que l'on construise enfin.

Cath resta immobile. Les yeux brillants. Les poings serrés. Lentement... elle passa devant lui, retourna à la bibliothèque. Elle effleurait les livres avec ses doigts. Tous les livres semblaient avoir été choisis pour elle. Elle porta une main à son cœur, sans s'en rendre compte. Un geste instinctif, comme pour retenir quelque chose. Un murmure, pour elle-même : « *C'est tellement...* »

Les mots ne trouvaient pas la sortie de sa bouche. Max baissa la tête, tentant de dissimuler sa vulnérabilité. De fines larmes perlaient à ses cils. Il se retourna, les essuya d'un revers de bras. Il attendait, ne voulait pas briser l'instant présent ni le sort fragile qui les entourait.

Cath s'immobilisa devant des romans d'auteurs inconnus. Son cœur cognait dans sa poitrine. Ses yeux se remplirent de larmes. Jamais... elle n'aurait cru possible qu'il... Il ne

cherchait plus ni à la convaincre ni à la manipuler. Il avait changé. Il avait enfin compris.

Elle s'approcha de lui, plongea son regard dans le sien. Longtemps.

Max resta immobile, les bras le long du corps, comme s'il avait peur de faire le moindre geste, de la brusquer, de la perdre encore. Alors, elle glissa doucement les mains sous son tee-shirt.

Ce geste, c'est le leur. Une habitude à elle. Une manière de dire je suis là sans parler.

Ses doigts trouvèrent la chaleur de sa peau. Max ferma les yeux. Son corps frissonna. Cath posa son front contre son torse et dit à voix basse :

– J'ai eu si peur de te perdre pour toujours. Maxens, tu es là. Maintenant. Avec moi. Je t'aime encore. Tellement...

Tenant entre ses bras, un miracle, il l'enlaça, enfin. Avec respect. Cath leva les yeux vers lui, avec une douceur infinie. Des larmes perlaient sur ses joues.

– J'accepte de vivre à Silvermist. Ensemble, avec toi. Confiance, loyauté, fidélité... j'insiste sur ces trois points. Merci pour cette bibliothèque, elle est si paisible, si bien aménagée. Je l'adore !

Cette déclaration souleva une vague d'émotion en lui. Sa voix s'étrangla, ses yeux le piquèrent. Il crut qu'il allait éclater en larmes. Il inspira longuement. À travers la lucarne, il put voir la brume argentée se dissiper. Dedans, deux cœurs battaient à l'unisson. Ils restèrent là, longtemps, à s'enlacer sans rien dire. Le monde pouvait bien s'arrêter. Cette nuit serait éternelle. Le silence les enveloppa. Dense. Sacré.

De retour au rez-de-chaussée, les flammes dans la cheminée se mirent à danser sur une musique qui n'existait pas. Cath sourit. Aussi longtemps qu'elle s'en souviendrait, cette

chaumière l'avait accepté dès le début. Tout à coup, le vieux poste de radio, une véritable relique, sans fil, ne servant que de décoration grésilla. La musique démarra. Surpris, ils se mirent à rire.

Cath avança d'un pas. Puis un deuxième. Au troisième, elle s'abandonna à ses bras.

La magie opéra... il la fit tourner sur elle-même. Doucement. Comme s'ils dansaient dans un rêve. Elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Maxens était dans ce salon avec elle. Vraiment là. Ses mains posées sur sa taille, il la fit tourner en douceur. Ils dansaient. Silencieux. Un souffle pour deux. Un cœur pour deux. Leurs lèvres se cherchèrent. Ils ne parlaient pas, n'en avaient plus besoin. Ils s'embrassèrent. Un baiser sans passé. Juste l'instant présent. Juste eux. Ils ne formaient plus qu'un pas, un unique souffle, un seul cœur.

La musique cessa. Le feu crépitait, lançait des flammèches. Lovée contre Max, la joue posée contre son torse, la guerre pouvait bien attendre encore quelques heures. Ici et maintenant, le monde pouvait bien attendre.

Max ne pensait à rien, se contentant de ressentir la chaleur de ce petit corps vibrant contre lui. Il profitait du moment présent, sachant que c'était peut-être le dernier avant longtemps, voire même le dernier tout court. Ses bras se resserrèrent autour d'elle, comme pour l'empêcher de glisser à nouveau entre les interstices de sa vie. Elle releva la tête, le regarda, sonda ses prunelles comme on lit un poème qu'on connaît par cœur, mais que l'on redécouvre à la lumière d'une bougie.

Le regard rêveur, elle se hissa sur la pointe des pieds, effleura ses lèvres d'un chaste baiser. Elle retrouvait la chaleur de son torse finement ciselé, les battements réguliers de son cœur. Ce soir... elle ne souhaitait pas jouer au jeu du chat et de la souris, ni même le tenter. Par-dessus tout, elle désirait le retrouver.

Il la laissa faire, ne l'interrompit pas. Elle devait décider, mener la danse. Leurs visages se frôlèrent, leurs souffles se mêlèrent.

– Maxens...

Son sourire la fit vaciller.

– Fais-moi l'amour...

Alors que les bras de Morphée commençaient à les bercer, dans un coin du salon, sur la table basse, l'échiquier s'anima. Pas brusquement. Pas bruyamment. Tel un automate endormi depuis des siècles. Les pièces glissèrent toutes seules. La reine noire se plaça au centre. Le cavalier rouge recula. Tout à coup, une configuration étrange se forma. Aucune stratégie. Aucun camp. Une chorégraphie. Les pièces s'alignaient, se croisaient, s'enlaçaient.

Le roi rouge glissa lentement jusqu'à la reine noire. Ils ne se défiaient pas, ne s'attaquaient pas. Ils se tenaient côte à côte. Plus de gagnant ni de perdant. Pas d'échec et mat. Seulement ça : Le pardon. La tendresse retrouvée. Et l'espoir de recommencer.

Quand ils s'endormirent enfin, enlacés, le roi rouge tomba délicatement sur le côté, comme s'il se couchait. La reine noire resta debout, telle une sentinelle silencieuse.

Elle l'avait toujours veillé. Même dans l'absence.

Dunnottar – Aberdeenshire - Nord-Est de l'Écosse

Le vent les précéda. Il remontait de la mer, s'engouffrait entre les falaises en faisant vibrer les herbes rases. Rentrés d'Espagne en silence, transplanant d'un pays écrasé par le soleil à cette terre battue par la pluie et la bruine. Quarante-cinq degrés à San Sebastian, quinze à peine ici, avec une humidité qui s'infiltrait jusque dans les os. Vêtue d'un tee-shirt et d'un short, Ween claquait des dents. Le crachin, fin, typique des

terres du Nord, dessinait des perles sur ses cils sans vraiment mouiller la peau. Au loin, entre deux bourrasques, le château se dressait. Ébréché. Sculpteur du temps. Presque un mirage. Vive l'Écosse ! Chez lui, chez elle.

Aux yeux des touristes, un tas de ruines, un éperon de pierre posé au bord du vide, rongé par les siècles. Pas pour Donnchadh. Pas pour les créatures. Sous les murs effondrés vivait encore le vrai château, veillé par d'anciens enchantements. Il suffisait d'y croire. De le mériter.

Tandis que Duncan observait sa réaction, Ween s'arrêta un instant. Le vent fouettait les falaises de Dunnottar, charriant l'odeur âcre de la mer du Nord. Ween ferma les yeux, sentit l'appel de ses ancêtres, son cœur la tiraillait. D'un geste lent, elle détacha la fine chaîne d'or qui pendait à son cou. Le petit pendule tintait doucement entre ses doigts. Ce bijou de tante Morag ne servait plus depuis des années, relégué à la nostalgie.

Tante Morag...

Elle se souvint tout à coup de cette tante farfelue et adorable qui la faisait rire, elle et Cath, dans la cuisine. Elle leur apprenait toujours des choses en cachette de la nounou. Un jour, elle avait défait ce pendentif de son propre cou, l'avait passé autour de celui de Ween et lui avait soufflé, en secret :

– Ma petite Weeny, chaque fois que tu seras perdue, demande-lui ton chemin.

L'enfant inquiète qu'elle était alors avait levé les yeux vers elle, perplexe :

– Oui, mais... s'il ne connaît pas la réponse ?

Morag avait ri, de ce rire clair qui résonnait toujours comme une chanson :

– Il connaît toutes les réponses. Même celles de tes devoirs de mathématiques...

Debout à quelques pas derrière elle, les mains dans les

poches, Duncan assistait à un spectacle inattendu. Le vent malmenait les longues mèches folles de Ween, mais elle paraissait hors du monde, hors du temps. Quand elle leva le bras, elle laissa le pendule danser dans l'air salin, il comprit que quelque chose d'intime se jouait là. Il se tut, ne souhaitant pas troubler ce lien invisible qu'elle tissait avec une partie d'elle-même. La vie était curieuse. Jamais, au grand jamais, il n'aurait eu l'idée de fréquenter une sorcière, préférant les humaines sans pouvoirs. Une peur ancestrale ? Auprès d'Halloween, il apprenait tant de choses, à la fois simples et extraordinairement magiques.

Il se contenta de l'observer, en silence, avec un respect qu'il n'accordait qu'à ceux qui portaient un royaume dans le cœur.

Elle le souleva devant elle, le laissa osciller un instant, puis murmura :

– Montre-moi Buchanan Castle.

Le pendule hésita, tournoya, puis se stabilisa. Ween pivota sur ses talons, dos à la mer. Elle marcha lentement dans la direction indiquée : ouest-sud-ouest, vers les terres, vers le loch. Vers la vie qu'elle avait laissée derrière. Le pendule oscilla un instant, dubitatif. Petit à petit, son balancement stoppa net, avec la précision d'un géomètre.

Ween ouvrit les yeux et suivit sa trajectoire. Il pointait vers l'intérieur des terres, là où les collines verdoyantes s'étendaient à perte de vue, là où dormait Buchanan. Soudain, l'air vibra autour d'eux. Une énergie subtile se dégagea du pendule. D'abord une brume translucide s'éleva devant elle, une sorte de vapeur sortie de nulle part. Ensuite, le vortex apparut avec cette solennité que seule la magie ancienne savait déployer.

Une fenêtre, à peine plus grande qu'elle, flottait dans l'air, ballottée par les embruns hurlants de Dunnottar. De l'autre côté, Buchanan se dévoilait, sombre, majestueux, baigné dans la lumière dorée d'une fin d'après-midi. Les tourelles

familiales se découpaient sur le ciel, le loch reposait dans un silence de miroir, et la pierre noire des murs semblait vibrer d'un appel ancien.

Il était là. Réel. Présent. Vivant.

Ween porta une main à sa bouche. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle l'avait tant détesté, ce château. Tant fui. Et pourtant, en cet instant, une chaleur inattendue monta en elle. Non pas de l'attachement... mais quelque chose de plus profond. Une reconnaissance, peut-être. Ou le retour d'un fragment d'elle-même qu'elle croyait perdu.

Derrière elle, Duncan vit tout. Fasciné, le souffle coupé. Difficilement impressionnable, cette vision le toucha. Pas seulement parce que la magie opérait sous ses yeux. Mais parce qu'il comprenait à quel point elle appartenait à ce lieu. À quel point, en l'y menant, il avait fait ce qu'il fallait.

Encore une fois, il avait eu raison.

Mais cette fois-ci, ce n'était pas une question de stratégie ni de survie. La raison s'appelait Halloween avec tout ce qu'elle représentait pour lui... l'amour, la paix, l'envie de vivre.

Cette Terre d'Écosse était la sienne, elle ressentait ce lien profond dans sa poitrine. Tout simplement parce que son cœur reconnaissait cette terre mieux que sa raison. Duncan, silencieux, se plaça à ses côtés, enveloppa ses épaules de son bras. Ses yeux portaient cette lueur, la sienne, celle qu'il ne montrait qu'à elle. Ici, il n'était plus l'agent secret redouté. Il redevenait le fils de l'Écosse. Un homme de pierre, d'écume et de feu.

Ils franchirent le vieux portail. Sous leurs pas, l'illusion vacilla... et la pierre prit vie. Le château se déploya lentement devant eux. Haut, rugueux, chargé d'histoires qu'aucun livre ne pourrait contenir. Le bois des portes s'ouvrit dans un souffle, comme s'il reconnaissait les âmes venues y chercher refuge.

– Bienvenue chez moi, murmura Duncan.

Ce n'était ni une cachette ni un musée. Plutôt un lieu-racine, une demeure familiale. Le genre de lieu où l'on ne triche plus. Dans le grand salon, les murs de pierre avaient été adoucis par des tapis épais et des meubles choisis avec soin. Ici, Duncan avait mêlé le confort moderne à la mémoire du lieu, de la même manière que l'on soigne une cicatrice avec tendresse.

Il s'approcha de la cheminée, tendit simplement la paume... un filet d'énergie jaillit de ses doigts. Le bois s'embrasa aussitôt, crépitant, rougeoyant, vivant. Rien de spectaculaire dans sa magie, seulement une évidence. Comme s'il faisait corps avec cet endroit, ses pierres, son souffle. La chaleur s'épanouit dans la pièce comme une respiration. Ween s'en approcha, les mains tendues vers les flammes, sentant enfin le froid la quitter.

– Viens près du feu, murmura Duncan.

Il décrocha un tartan posé sur le vieux fauteuil club et lui donna.

– Enlève tes vêtements, tu es trempée. Enveloppe-toi là-dedans. Tu vas tomber malade.

Sans hésiter, grelottante, elle finit par retirer son tee-shirt et son short, s'enroulant dans le tissu écossais chaud et rêche. Elle resta un instant debout, face aux flammes, puis tourna la tête, attirée par une présence muette. Au-dessus de la cheminée, un vieux portrait dominait la pièce. L'homme du tableau. Regard sombre, posture droite, mâchoire serrée. Il ne ressemblait à personne qu'elle connaissait, et pourtant quelque chose... Il portait une armure sans ostentation, son regard donnait l'impression d'être vivant, de l'observer et ça lui pesait.

– Kentigern Caerwyn McCrínáin, dit Duncan à mi-voix derrière elle. Mon ancêtre. Le premier du nom.

– Il a l'air...

– Indomptable, oui. Il l'était.

Ween soutint un instant le regard du portrait. Une étrange vibration s'éveilla en elle, sourde et familière. Duncan s'éloigna dans la cuisine ouverte pour leur préparer à manger. Il ne pouvait pas entendre la voix grave, usée par les siècles, qui s'éleva soudain dans l'esprit de Ween. Elle seule en était capable.

– Qu'est-ce que tu fais chez moi, à moitié vêtue, étrangère ?

Elle sursauta. Son cœur bondit dans sa poitrine.

– Non... pas maintenant... mais foutez-moi la paix...

– Ce feu... Ce tartan... Quel est ton clan ?

Elle recula d'un pas, détestant cette sensation de n'être jamais seule, même dans les refuges les plus secrets.

– Halloween ? appela Duncan depuis la cuisine. Ça va ?

Elle inspira profondément, le regard toujours accroché au tableau. Le fantôme s'était tu. Mais ses yeux continuaient de la juger, depuis l'autre côté de la toile et du temps.

Duncan revint près d'elle, un tee-shirt noir et un pull chaud roulés sous le bras. Sans un mot, il les déposa sur le dossier du fauteuil, là où la chaleur du feu adoucissait déjà la laine. Il s'éloigna ensuite vers le vieux meuble-bar, ses gestes lents et précis. Il déboucha une bouteille de single malt, versa un doigt d'ambre dans un verre bas, sans glace.

Il en avait besoin.

Quand tout vacillait, quand les images se mêlaient dans l'esprit comme un cauchemar trop réel, il buvait ce breuvage fort et réconfortant. Il revint vers le salon, son verre à la main, s'adossa au chambranle. Le feu dansait encore doucement. Ween, immobile, lui tournait le dos.

Tout à coup, son tartan glissa sans bruit le long de ses bras, frôla ses hanches et atterrit au sol dans un froissement tendre.

Sa peau nue reflétait les flammes, dessinant des jeux d'ombres et de lumière sur les courbes de son dos, la nuque légèrement inclinée, la cambrure de ses reins. Un souffle de chaleur passa entre eux.

Duncan sentit une décharge sourde lui remonter la colonne vertébrale. Ce n'était pas à quoi il pensait, là, présentement... mais le désir...

Pour Ween, une forme de survie, d'instinct. Une manière d'oublier le hibou, Hadrian, les visions. Une manière de réaffirmer la vie, ici et maintenant.

Duncan serra les mâchoires, il bandait. Le whisky lui chauffa la gorge, mais ce n'était rien comparé à ce qui montait crescendo en lui. Elle se retourna à demi, ses yeux accrochés aux siens, sans détour, sans honte. Elle s'offrait à lui. Un sourire effleura ses lèvres. Espiègle, malicieux.

Déguster son Scotch ou lui faire l'amour. Il soupira.

Avec cette pudeur propre à elle, elle s'agenouilla devant lui.

Duncan ne bougea pas. Il la regardait simplement, verre à la main, l'ombre d'un sourire au coin des lèvres. Il avait envie de se laisser porter. Flemme. Fatigue... Elle déboutonna son jean, lentement. Des gestes doux, cérémoniels. Le tissu glissa le long de ses cuisses. Puis, en enfilade, avec une lenteur extrême, elle fit de même avec son boxer, faufilant ses petits doigts jusqu'à ses testicules.

Cette lenteur le rendait fou. Ce soir, elle jouait avec le feu. Fallait pas réveiller le dragon qui dormait en lui, quand il ne rêvait que de repos. Elle le savait, mais elle continuait. Leurs regards se croisèrent. Plus besoin de parler. Ce que ses yeux disaient à cet instant présent brûlait bien plus fort que les mots. Elle posa ses mains sur ses cuisses, caressa sa peau du bout des ongles, remonta jusqu'à son torse. D'ordinaire, il menait la danse avec assurance, avec gourmandise. Il aurait pu décliner l'invitation, mais... en vérité, il adorait ça... qu'elle prenne

des initiatives.

Alors, pendant qu'elle le dépiautait avec malice, il rejeta sa tête en arrière, susurrant son Scotch sous la langue. Sa bouche, ses dents, ses soupirs exploraient chaque parcelle de son corps. Sous ses caresses, son pénis se dressa. Elle l'effleura de sa langue, le lécha longuement, le fit frémir sans jamais l'engloutir. Le faire languir, lui donner du plaisir. Duncan ferma les yeux, laissa tomber son verre vide sur la moquette, le cœur au bord des lèvres. La chaleur montait crescendo. Ses doigts glissèrent dans la chevelure de Ween.

Enfin, elle le prit en bouche, doucement, profondément. Il dut se mordre la lèvre pour ne pas se perdre d'un coup. Son souffle se hachait. Quand elle remonta vers lui, il l'attira sur le canapé. Leurs lèvres se cherchèrent, se prirent, se mordirent dans un baiser aussi tendre que féroce. Elle le faisait chavirer.

L'homme en lui venait de reprendre le contrôle. Elle l'avait cherché, elle allait le trouver !

Elle se retrouva bientôt à quatre pattes sur le canapé, cambrée, offerte, haletante. Il la saisit par les hanches, la pénétra par à-coup sans jamais la pénétrer vraiment. À ce petit jeu, elle craquait toujours la première. Puis, sans prévenir, il monta jusqu'à la garde. Leur rythme s'accorda dans une danse sauvage, limite tribale. Chaque mouvement résonnait, brut et intime, comme une onde à travers l'espace. Le feu crépitait. Dehors, la brume battait aux vitres. Mais ici, il n'y avait plus qu'eux.

Deux corps. Deux cœurs. Deux âmes en feu.

Dans un même rôle, ils atteignirent l'orgasme, l'un contre l'autre, emportés par la vague, sauvages et vulnérables à la fois. Au même moment, le tableau au-dessus de la cheminée se décrocha du mur.

Un craquement sec. Le cadre tomba de travers et heurta le sol dans un fracas feutré.

Duncan s'immobilisa, les yeux écarquillés. Ween tourna la tête, encore transie, vit le portrait renversé sur le tapis et éclata de rire. Un fou rire irrépressible, franc, presque libérateur.

– Sérieusement ? souffla-t-elle, hilare. Même les fantômes ne veulent pas nous laisser tranquilles ?

Duncan leva les yeux au ciel, grogna un juron entre ses dents, puis se laissa retomber contre elle en essayant de retrouver son souffle. Il avait toujours su que les murs de ce château avaient des oreilles... mais là, c'en était presque personnel.

Il attrapa le tartan tombé au sol, enveloppa doucement le corps encore frémissant de Ween.

– Tu vas attraper la mort, murmura-t-il en l'embrassant dans le creux de l'épaule. Il serait cruel de ma part de te laisser mourir de froid après ça.

En riant, elle se blottit contre lui, les yeux mi-clos, heureuse.

Dans l'âtre, le feu crépitait, complice discret de leur chaos intime. Au sol, le visage figé de Kentigern McCrínáin semblait les toiser encore, un peu moins sévère, peut-être... ou simplement plus résigné. Tout à coup, elle redressa légèrement la tête.

– Donnchadh...

Au ton qu'elle employa, il comprit immédiatement. Halloween psychotait à nouveau. La séance de sport intensif n'avait pas réussi à calmer ses angoisses.

– Tu vas partir. Je ne sais pas... Ce que vous allez affronter ni quand tu reviendras.

Oubliant le froid, elle se redressa, le tartan glissa et tomba sur ses hanches. Dans son regard, de la tristesse et cette lucidité grave qu'il lui connaissait, celle qu'elle détestait devoir porter.

– J'aimerais te donner quelque chose.

Il fronça légèrement les sourcils, surpris, presque méfiant.

– Ween, tu n’as pas besoin de...

Mais elle l’interrompit d’une simple oscillation de la tête. Avec une concentration infinie, elle ferma les yeux. Une lueur pâle, argentée, apparut sous sa peau, s’étira peu à peu en dessinant le tracé discret d’un sceau enfoui dans sa chair, lequel remonta de sa clavicule jusqu’à sa paume, comme une rivière de lumière.

Elle tendit sa main ouverte vers lui.

– Est-ce que tu veux bien... me donner la tienne ?

Il hésita à peine. Par réflexe, par instinct peut-être. Il plaça sa main dans la sienne, grande et chaude. Alors, la lumière passa. Doucement. Sans douleur. Un frisson parcourut son bras. Il vit ses propres veines s’illuminer à leur tour, juste quelques secondes. Puis tout redevint normal. Ensuite, il sentit cette étrange sensation. Un corps étranger l’habitait...

– Qu’est-ce que c’était ? murmura-t-il, troublé.

– Mon sceau... il veillera sur toi en mon absence. Où que tu sois.

Elle n’eut pas envie d’en dire davantage. Il comprenait. Ou plutôt, il ressentait. C’était plus fort que les mots. Il regarda sa main, puis la sienne.

– Tu viens de m’ensorceler ?

Elle haussa les épaules, un sourire discret aux lèvres.

– Peut-être... après tout ne suis-je pas une sorcière ? Là où tu vas, ta vie sera en danger, tu en auras plus besoin que moi.

Il ne répondit pas, se contenta de la tirer doucement contre lui, de raver son regard dans le sien. Pendant un long moment, il se contenta de la regarder sans parler. Il lisait en elle comme dans un livre ouvert. La guerre, le royaume, les monstres, les secrets... tout cela attendrait demain. Par contre, à ce

moment précis, il portait en lui cette petite lumière qu'elle avait reçu à sa naissance pour la protéger, elle. Elle venait de se démunir, non, de se dépouiller pour lui. Une partie d'elle vivait désormais en lui. Duncan observait encore sa paume, marquée un instant plus tôt par la lumière du sceau. Dans l'émotion, il lui posa une question à brûle-pourpoint.

– Dis-moi... comment tu trouves mon nom de famille ? McCrínáin ?

Elle le regarda, surprise par ce questionnement. Elle répondit en prenant son visage entre ses mains et l'embrassa. Presque timide, il sourit. Lentement, il ôta la chevalière de son doigt. Un anneau lourd, ancien, patiné par les générations.

– En attendant que je la fasse mettre à la taille de ton doigt... tu pourrais la porter à ton collier. Enfin, si tu veux...

Comme n'importe quelle femme curieuse, elle la glissa d'abord à son annulaire. La bague s'ajusta d'elle-même en silence. Pas de lumière, pas d'éclat, juste un dé clic infime, comme si le métal l'avait reconnue. Elle baissa les yeux vers la chevalière, puis releva le regard vers lui, intense, émue, le cœur gros, les larmes aux yeux.

– Maintenant, je sais que tu vas revenir sain et sauf...

Blottis l'un contre l'autre, cette guerre n'arrivait pas à s'immiscer entre eux. Pas cette nuit !

– Quand tu reviendras de la guerre... tu crois qu'on pourrait aller au cinéma ?

Un souffle d'air chaud passa entre eux. Il la regarda, saisi. Pas par la nature de la question. Par tout ce qu'elle contenait de peur muette, d'amour brut et de vie ordinaire rêvée. Il caressa sa joue, la gorge nouée.

– Tu viens de me donner une raison de revenir.